

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 1

Artikel: Sois gai toujours !
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197957>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Thène, 11, Lausanne.

Montreux, Gerre, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Mier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sois gai toujours !

« Sois gai toujours ! » C'est le vœu que nous adresse, avec d'autres, plus aimables encore, M. Philippe Godet, dans le charmant quatrain que voici :

Fais ce que peux, c'est faire ce que dois.
Sois gai toujours, pour que nous sachions l'être
Et que longtemps nous te voyions paraître
Jeune entre tous, ô vieux *Conteur Vaudois* !

« Sois gai toujours ! » Voici bien le souhait le plus aimable qui se puisse faire, mais non le plus facile à réaliser.

Etre gai, c'est être heureux, ou nous nous trompons fort, et, quoiqu'on dise, n'est pas toujours heureux qui veut et quand il veut.

Les journaux, grands et petits, n'échappent point à la loi commune ; ils ont leurs bons et leurs mauvais jours. Le nouvel-an est pour eux un cap plus ou moins périlleux à doubler. S'il voit arriver des abonnés nouveaux, il en voit aussi d'anciens partir. Comme à la guerre, il faut parfois serrer les rangs.

Sans doute, ces désertions du nouvel-an ne signifient point toutes que le journal a cessé de plaire et qu'il est congédié avec ou sans remerciements. Il en est beaucoup, hélas, d'entre ces désertions, dont la cause est bien plus sérieuse. Les temps sont durs ; les impôts augmentent et les ressources diminuent ; il faut réduire ses dépenses de tout ce qui n'est pas absolument nécessaire ; en un mot, il faut supprimer le dessert. Les journaux, c'est un peu le dessert, et alors....

A ces abonnés, qui nous avouent si franchement le motif de leur démission et leur regret de devoir se séparer d'un vieux et fidèle ami, oh ! combien on voudrait pouvoir dire : « Rassurez-vous ; nous ne voulons point que la dureté des temps vienne brusquement rompre nos bonnes et anciennes relations. Si le *Conteur* a pu vous procurer quelques instants agréables, s'il a su mériter la petite place que vous aviez bien voulu lui faire à votre foyer, eh bien, conservez-lui cette place, chaque samedi il viendra l'occuper encore, sans vous demander, en retour, autre chose que votre amitié. »

Malheureusement, pour en agir ainsi, ces bons sentiments ne suffisent pas.

« Sois gai toujours ! » Nous ne demandons pas mieux. Mais, comment faut-il l'être ?

Lorsqu'il fit son entrée dans le monde, il y a trente-sept ans, — un joli âge, n'est-ce pas, pour un journal ? — le *Conteur*, qui était beaucoup plus petit qu'aujourd'hui — les journaux grandissent, comme les gens — se proposait d'être le modeste organe de cet esprit vaudois, si particulier et que personnifiaient si bien certains de nos écrivains : le doyen Bridel, le papa Oyez-Delafontaine, Louis Favrat, C.-C. Dénézéaz, pour ne citer que les plus connus.

Lors de la naissance du *Conteur*, quelques-uns de ces écrivains vivaient encore et, comme de bonnes fées autour de son berceau, l'assuraient de toute leur sympathie et de leur appui. D'autres ne tardèrent pas à s'y joindre,

à qui il n'avait manqué, jusqu'à ce moment, qu'une occasion de se manifester. On n'écrivait pas alors autant qu'aujourd'hui, car il n'était pas si facile de placer sa « copie » ; les débouchés manquaient.

Le *Conteur* rencontra dans le canton de Vaud et même dans les cantons voisins une rapide et sincère sympathie, qu'il s'efforça toujours de mériter du mieux qu'il put. Il acquit même — nous pouvons le dire sans vanité aucune — une certaine popularité. Il était heureux et gai et sa gaieté était de celles qui avaient cours alors dans notre pays.

Dès lors, les temps ont bien changé. Les idées nouvelles, le « cosmopolitisme », pour l'appeler par son nom, a donné un rude assaut aux coutumes locales, à l'esprit du crû. L'esprit qui plaît aujourd'hui, c'est l'esprit fin de siècle, un esprit très difficile à définir, qui court les faubourgs des grandes villes et qui, plus ou moins déguisé, s'introduit même dans les salons. Dire qu'il y rencontre l'accueil empressé qu'y trouvait l'esprit d'autrefois, qu'il y provoque la même gaieté sincère serait peut-être trop dire ; on s'en amuse, faute de mieux. Il est de mode à présent de faire fi de tout ce qui est du passé ; soit ! mais le présent ne nous donne rien en échange et l'avenir nous promet fort peu.

Le *Conteur* doit-il aussi renier son passé, renoncer à la ligne de conduite qu'il s'était tracée ? Non, nous ne le croyons pas et, à dire vrai, nous ne le voulons pas. Adviennent que pourra, le *Conteur* restera fidèle à ses principes. Il veut pouvoir garder sa place sur la table de famille, aux yeux de tous, et n'être point obligé de se dérober subitement à l'entrée de la mère ou des enfants. Il veut rester, aussi longtemps qu'il le pourra — et mieux, si possible, que ces dernières années — l'organe et le refuge du vieil esprit vaudois, et pour cela il ouvre ses colonnes à tous ceux qui trouvent encore quelque charme à cet esprit et s'y intéressent.

Avec cela, n'est-il pas vrai, il y a encore moyen d'être gai et d'envisager l'avenir avec confiance ? D'ailleurs, comme le dit M. Godet :

Fais ce que peux, c'est faire ce que dois.

Causerie d'un rhumatisant.

Le rhumatisme. — Une cure à Lavey, etc.

IV

La première semaine d'un séjour aux Bains de Lavey n'est pas toujours très agréable. Le nouveau débarqué s'y trouve tout à coup au milieu d'une foule d'inconnus, venus de tous les coins du monde, chacun apportant avec soi une maladie pour laquelle il a essayé de toutes les stations thermales.

Souffrants pour la plupart, préoccupés de leurs misères, ce monde de baigneurs ne nous offre le plus souvent que des figures peu gaies, peu avenantes. C'est surtout à l'heure matinale des bains, au petit jour, que les mines s'allongent le plus.

Hommes et femmes se dirigent, qui aux douches, qui aux bains et massage, qui à la

source thermale. Mais franchement, à ce moment-là, ce sont de vrais fantômes. Les matinales étant fraîches au bord du Rhône, tous sont emmitouffés au point de ne laisser voir, sous une chevelure embroussaillée, qu'un bout de museau qu'il ne faut pas essayer de décrire. A distance on dirait des paquets d'étoffes, de châles et de cache-nez qui marchent.

Et comme ces bonnes gens ne tiennent guère à attirer les regards, ils filent droit leur chemin et disparaissent bientôt comme de mystérieuses apparitions.

Eh bien, allez un peu sur la terrasse, ou parcourez les longs corridors de l'hôtel, lorsque le moment de la table d'hôte approche ; tous ces gens qui vous ont paru si malingres dans leur bizarre accoutrement du matin, sont complètement transformés par une toilette qui leur a pris deux heures au moins.

La coquetterie, le désir de paraître ce qu'on n'est pas en réalité, ont pris le pas sur les affections nerveuses, les rhumatismes, les maladies du foie et les catarrhes. Chacun se redresse de son mieux et fait bonne mine à mauvais jeu.

Si l'on n'était pas encore sous l'impression de ce qu'on a vu entre cinq et six heures du matin, ce serait vraiment à devenir amoureux de ces dames, tant elles sont captivantes.

Les sourcils sont devenus noirs et gracieusement arqués, le teint légèrement rosé, des mèches frisottées, capricieuses et agaçantes font ressortir la blancheur du front.

Oh ! merveilleux effets de l'art ! que vous nous volez de choses et de quelles gentilles illusions vous nous bercez !

A l'heure dont nous parlons, tout ce beau monde se promène sur la terrasse ou dans les corridors, où les frou-frous des robes de soie obligent les timides à se coller contre le mur pour laisser passer ces dames... et les élégants messieurs qui les accompagnent.

On y voit passer de nombreux groupes d'amis, de parents, de connaissances. Mais ceux qui n'ont là ni parents, ni amis, ni connaissances, n'ont guère l'occasion d'échanger quelques paroles avec qui que ce soit.

En attendant des jours plus riants, me disais-je, mieux vaut se promener tout seul dans le parc. Les arbres, les arbrisseaux, les massifs fleuris vous disent quelque chose au moins. Le feuillage qui frissonne à la brise nous égaye, fait aimer la nature ; des émanations balsamiques s'échappent de toutes les plantes et flattent notre odorat, émanations qui valent bien d'ailleurs celles du patchouli et des parfums musqués.

Et les oiseux qui gazouillent en sautant de branche en branche, ne nous disent-ils pas de charmantes choses ?

Si je ne fais erreur, je n'ai prononcé, durant les trois premiers jours, que trente-sept paroles. C'est dur pour quelqu'un qui aime à causer quelque peu.

A table, par exemple, la conversation est absolument nulle pour qui n'y connaît personne. Votre voisin de gauche vous passe la carte du menu ; vous inclinez légèrement la